



HAL
open science

Le Projet thérapeutique de la littérature contemporaine française

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Le Projet thérapeutique de la littérature contemporaine française. Contemporary French and Francophone Studies, 2016, 20 (3), pp.420–427. hal-01624089

HAL Id: hal-01624089

<https://hal.science/hal-01624089>

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PROJET THERAPEUTIQUE DE LA LITTERATURE CONTEMPORAINE FRANÇAISE

On ne cesse de pleurer la fin de la littérature française contemporaine et de dénoncer l'émergence d'une « postlittérature » (Richard Millet¹) qui n'aurait plus rien de commun avec ce que nous connaissons, depuis le début du XIX^e siècle, sous ce nom et l'on ne se lasse pas de souligner l'éclipse du prestige et de la conception romantique typiquement française des lettres. Mais le déclin des fonctions collectives de la littérature et la désacralisation contemporaine de l'écrivain comme le déclin des courants formalistes se font au profit de nouveaux rôles : je défendrai dans cet article l'idée que le début du XXI^e siècle a vu l'émergence d'une conception que je qualifierai de « thérapeutique » de l'écriture et de la lecture. Tout se passe, me semble-t-il, comme si, dans nos démocraties privées de grands cadres herméneutiques et spirituels collectifs², le récit littéraire promettait de penser le singulier, de faire mémoire des morts, de donner sens aux identités pluralisées en constituant des communautés : autant de programmes moins émancipateurs que réparateurs. Les héros de la fiction française contemporaine, ce sont les individus fragiles, les oubliés de la grande histoire, les communautés ravagées. Ces discours néo-humanistes participent de ce que l'on a l'habitude de désigner, depuis les travaux de Dominique Viart³, comme un retour à la « transitivité » littéraire : s'érigeant à la fois contre le *storytelling* et le divertissement, la littérature veut faire face au monde, agir, remédier aux souffrances, comme nous aider à mieux vivre dans nos existences ordinaires, doctrine diffuse que l'on retrouvera autant dans les discours sociétaux sur les usages de la littérature que chez les écrivains. Alors qu'Antoine Compagnon se demandait encore en 2006 dans sa leçon inaugurale au Collège de France « La littérature, pour quoi faire ? »⁴, inversant cette définition, nos contemporains ont trouvé bien des usages à ce que Valéry Larbaud nommait « ce vice impuni, la lecture » : la littérature dévoile, témoigne, « elle donne intimement accès à l'autre, élargit le champ de la

¹ Richard Millet, *L'Enfer du roman : réflexions sur la postlittérature*, Paris : Gallimard, 2010.

² Voir Charles Taylor, *L'âge séculier*, Paris : Seuil, 2011.

³ Voir Bruno Vercier et Dominique Viart, *La Littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, 2^e éd., Paris : Bordas, 2008.

⁴ Antoine Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?*, Paris : Collège de France, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 188, septembre 2013. URL : <http://books.openedition.org/cdf/524>

connaissance et la profondeur de l'expérience » selon les mots de Pierre Jourde qui se posait récemment la question sur son blog *Confitures de culture*⁵. Elle « donne du mystère aux êtres qui semblent submergés par la vie quotidienne, aux choses en apparence banales – et cela à force de les observer avec une attention soutenue et de façon presque hypnotique » comme le proposait Patrick Modiano dans son discours de réception du Prix Nobel de Littérature. C'est cet imaginaire collectif où la littérature, en place de la religion et d'un projet politique, veut réparer nos conditions de victimes, corriger ces traumatismes de la mémoire individuelle ou du tissu sociétal (sans différencier entre la « haute littérature » et les ateliers d'écriture pour tout un chacun), que je voudrais évoquer dans cet article.

De la manière dont Régis Jauffret se plonge dans la vie d'une jeune femme martyre restée enfermée dans une cave⁶ à celle dont d'autres écrivains viennent parler des migrants malgré leur invisibilité⁷, les objets sur lequel la littérature « remédiateur » veut opérer sont multiples : les moi blessés, désinscrits, blessés ; les communautés manquantes, asservies, aveuglées, trouées ; l'altérité, inconnue, abandonnée ; l'histoire trouée, occultée, banalisée ; les corps souffrants, abandonnés, mourants ; les drames et les êtres sans langage ni représentation. Mais ces objets ont pour point commun d'appeler l'empathie, autrement dit la capacité du récit de nous mettre à la place d'autrui pour partager ses émotions et comprendre sa position dans les situations les plus problématiques, ainsi que le prescrit une version française de l'éthique du *care*. Celle-ci nous promet de « panser ce qui peut être pansé » pour reprendre une formule d'Emmanuel Carrère dans ce chef-d'œuvre empathique qu'est *D'autres vies que la mienne* (2009)⁸. D'où l'importance dans le champ contemporain de formes littéraires comme les récits de passation, de remémoration, de témoignage dont le point commun est de constituer non des programmes littéraires ou des écoles esthétiques mais plutôt des formes d'intervention, que celles-ci opèrent dans le présent, qu'elles interviennent dans le

⁵ <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/archive/2009/03/11/a-quoi-sert-la-litterature-2.html>. Web. 11 mars 2009.

⁶ Voir Régis Jauffret, *Claustria*, Paris : Le Seuil, collection « Cadre rouge », 2012 ou le récit d'Alexandre Seurat s'inspirant de l'affaire Marina Sabatier dans *La Maladroite*, Paris : Le Rouergue, 2015.

⁷ Voir Florence Aubenas, *Le Quai de Ouistreham*, Paris : L'Olivier, 2010 et Olivier Adam, *A l'abri de rien*, Paris : L'Olivier, 2007 ou

⁸ Voir mon article « "D'autres vies que la mienne" : roman contemporain et théorie du *care* », in *Empathie et esthétique*, actes du colloque international de l'université Bordeaux 3 (10-12 mai 2010), sous la dir. d'Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux, Paris : Hermann, 2012.

passé comme réparation rétrospective ou qu'elles construisent des prophéties protectrices face aux futur comme chez Antoine Volodine par exemple.

Ce rôle dévolu à l'empathie supporte un paradigme clinique et une pensée de l'écriture et de la lecture comme manière de renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle, de suppléer les médiations disparues des institutions sociales et religieuses perçues comme obsolètes et déliquescents à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même. Il participe d'un tournant esthético-éthique qui consiste, à utiliser le récit pour produire ce que Ricoeur nommait des identités narratives dans lesquelles nous pouvons nous reconnaître, nous recomprendre, nous projeter, tant au niveau personnel que social, en décidant que ces identités, dans leur banalité ont leur importance. La littérature se proclame utile parce qu'elle nous met en contact avec des expériences de pensées à valeur morale, et surtout, je crois, parce qu'elle nous permet de ressaisir l'altérité dans une société éclatée en individus. Le récit et ses personnages permettent de passer du « penser par soi-même », au « penser du point de vue de n'importe qui d'autre » par la médiation des affects. Il s'agit de témoigner, non pour l'histoire abstraite mais pour un autrui concret et incarné, non de réfléchir et de modéliser, mais de sentir et de relier et il s'agit moins de décrire et d'informer que de mettre en partage une sensibilité aux précaires, aux victimes.

Cette littérature affirme que la langue et le récit sont des puissances réparatrices tout en se déclinant aussi dans des traditions esthétiques fort diverses : empathie sociale (de l'analyse des victimes de la désindustrialisation chez François Bon à l'attention aux déclassés dont témoigne l'œuvre de Patrick Modiano, ou « ceux qui sont à la traîne » pour Danièle Sallenave⁹), empathie mystique (chez Pierre Michon, par exemple, écrivain dont la mystique de l'altérité réactive autant la *charité* chrétienne que le *care* anglo saxon), en passant par des formes troublantes de romans thérapeutiques chez les écrivains parlant du deuil (Pierre Guyotat, Pierre Pachet¹⁰, etc.). On ajoutera à cette liste des récits s'attachant à témoigner de catastrophes ou simplement de l'état du monde, tels les récits des écrivains journalistes

⁹ Expression issue d'un dialogue retranscrit dans *Poésie*, n° 41, 1986 et cité par Bruno THIBAUT, « "À l'écoute de ceux qui sont à la traîne" : le récit dialogué dans *Adieu* et dans *Viol* de Danièle Sallenave », in Michael BISHOP et Christopher ELSON (éd.), *French Prose in 2000*, Actes du Colloque international sur la littérature française et francophone (Dalhousie University, septembre 1998), Amsterdam et New York : Rodopi, coll. « Faux titre », 2002, p. 117-123.

¹⁰ Voir leurs deux récits d'agonie maternelle : Pierre GUYOTAT, *Coma*, Paris : Mercure de France, coll. « Traits et portraits », 2006, et Pierre PACHET, *Devant ma mère*, Paris, Gallimard, coll. « L'Un et l'autre », 2007.

enquêtant sur la pauvreté à la manière d'Olivier Rolin, dans un modèle immersif d'empathie par identification directe. Même chez Régis Jauffret, l'un des écrivains français le plus attaché à décrire l'altérité souffrante et qui se définit lui-même comme un « mégalomane jusque dans le chagrin¹¹ », cette attention réparatrice semble compatible avec des formes de détachement ironique, comme si les mauvais sentiments devaient compenser les bons et l'ironie la pitié. Il s'agit de faire face au nombre et à la dépression liée à l'assignation moderne à inventer sa propre existence, face à l'ordinaire, à justifier des choix de sa liberté en se dégageant par l'invention d'un style et d'une identité à soi, quitte à en exhiber la radicale inaccessibilité comme chez Pascal Quignard. Les modèles référentiels sous-jacents sont alors ceux de la psychologie de « l'aide à soi » dans un programme « expressiviste ». Cette inquiétude de soi conduit pas nécessairement à des formes autobiographiques ou autofictionnelles mais peut mener à une écriture de l'altérité à matrice biographique¹² : la mimésis devient une manière de servir la fragilité du propre (l'écrivain cherche à saisir et à préserver la différence, devenu en elle-même une valeur), dans une littérature « aidante », proposant une politique de la réciprocité. Pour des écrivains comme Annie Ernaux, « aider », c'est aider le monde, c'est archiver le temps présent, faire mémoire de tout ce qui meurt, garder trace, inscrire, rêver d'une arche de Noé à l'extension infinie, dans un modèle proustien hypermnésique, où la littérature est à la fois épiphanie de l'origine, musée d'un monde premier et archives d'une culture.

Comme l'a montré Laurent Demanze¹³, l'ambition collective n'est pas absente : les communautés demandent à la littérature de renouer les filiations, les généalogies impossibles, de dire les inscriptions secrètes ou interdites, le réel territorial. Cette préoccupation mémorielle s'appuie sur une vision foucauldienne de l'histoire, c'est-à-dire une conception réparatrice où la parole historique restitue des mondes et vient corriger les oublis des discours officiels à leurs marges, dans une complémentarité entre les virtualisations de l'histoire et le regard propre à l'imagination littéraire. Il s'agit de rendre la parole aux infâmes, de proposer une clinique du monde social, dans une tradition romantique d'intervention

¹¹ Régis JAUFFRET, *Lacrimosa*, Paris, Gallimard, 2008, p. 216. Le roman raconte le dialogue avec une jeune suicidée, par ailleurs maîtresse de l'écrivain.

¹² Voir mon essai : *Inventer une vie, la fabrique littéraire de l'individu*, préface de Pierre Michon, Bruxelles : Les Impression nouvelles, 2015.

¹³ Laurent Demanze, *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris : José Corti, 2008.

sociale et politique, comme d'une vision éducative de la littérature et de son partage, version française des doctrines américaines d'*empowerment* des communautés par la parole.

D'autres directions esthétiques sont encore possibles pour ces formes de réengagement dans le monde : de Deville à Mauvignier, de Jean Haztfeld aux frères Rolin, a émergé un modèle actif de l'écrivain enquêteur ou témoin, partant d'une expérience directe, d'une exploration ou d'une immersion restitutive : il s'agit souvent d'interroger la culture occidentale elle-même.

On peut, quoi qu'il en soit, se demander si cette aspiration à une puissance de remédiation, une aide à vivre et à se comprendre est-elle originale et propre au contemporain ? Ce serait sans doute à nuancer : l'idée que la littérature ait joué comme un travail de réparation, d'abord en tant que pointe de l'écriture, elle-même pensée comme forme de suppléance de la chose par le signifiant, et donc comme tombeau ou comme rappel de ce qui n'est plus, n'est pas neuve ; elle assurément cohabite avec celle d'un exercice socialement utilitaire des lettres dans la rhétorique et organisé depuis la *Rhétorique* d'Aristote par le trio *docere, placere, movere*, comme avec la liberté d'action propres à la modernité. Comédies et éloges funèbres, chroniques et lettres de consolation, poésie épique et poésie élégiaque se sont superposés et parfois noués, sans que l'œuvre de glorification et le travail de deuil, la plaisanterie et la protestation contre la fuite du temps, l'éloge du désir et de déploration de l'absence se soient révélés irréconciliables. C'est sans doute à la fin du XVIII^e siècle que ce partage s'est ouvert et l'on trouve peut-être pour la première fois clairement cette antinomie entre une écriture conçue comme adjonction gratuite et jubilatoire ou, au contraire, comme réponse à la finitude et geste de substitution : c'est cette ambivalence du terme de « supplément » tel que Derrida propose de l'analyser chez Rousseau. Cette double fonction, en apparence contradictoire, de la littérature comme jeu et adjonction inutile et pourtant comme comblement nécessaire se lit ainsi en filigrane dans l'analyse du concept de « supplément », considéré dans son double sens d'ajout et de substitut. Surnuméraire, exorbitant, le supplément de la parole littéraire est « suppléant et vicaire [...] un adjoint, une instance subalterne qui *tient-lieu* » commente Derrida, en soulignant que « le signe est toujours le supplément de la chose même »¹⁴. Sans forcément souscrire aux positions de Derrida sur l'écriture, se dessine dans cette analyse une

¹⁴ J. Derrida, *De la Grammatologie*, Paris : Minuit, collection « Critique », 1967, p. 208, c'est l'auteur qui souligne

cadre général nous invitant à réinsérer l'écriture littéraire dans la longue durée des dispositifs, fonctionnellement inutiles mais symboliquement indispensables, de suppléance et de réparation. « Le tombeau est le père des signes » disait le philosophe Alain : on peut donc admettre que de nombreuses formes littéraires ont toujours été peut-être une forme de comblement face à la finitude du monde et une guérison face aux malheurs des temps, même s'il n'est sans doute pas qu'il soit possible de rapporter l'infinité des usages des arts du langage à une fonction anthropologique unique, comme voudraient le faire les utilitarismes de tous ordres : je pense au morales de l'art qui attribuent à la littérature une faculté d'éducation éthique, aux apôtres de l'évolutionnisme littéraire pour lesquels la littérature aurait une fonction adaptative d'ordre quasi-biologique.

Un des éléments du tournant contemporain est au demeurant l'insistance sur le rôle thérapeutique non seulement de la production de sens par l'écriture, mais aussi de la simple lecture. Là encore, les modèles sont anciens : Proust suggérait dans *Sur la lecture* que la lecture pouvait « être une discipline curative »¹⁵. Dans sa version commune, la littérature vous aidera à vous comprendre vous-même et à prêter attention aux autres : Balzac et *feel good novels*, même combat. Dans *L'Art comme thérapeutique*, Alain de Botton va plus loin en proposant de faire de la littérature une « thérapie » : chaque roman peut servir de manuel de « self-help », d'aide à soi, pour « surmonter les tensions et les frustrations de la vie quotidienne ». Un autre de ses essais, intitulé *Comment Proust peut changer votre vie*, « révèle les conseils de Proust sur la manière de raviver une relation amoureuse, choisir un bon médecin, profiter des vacances, se faire des amis et répondre aux insultes » ... Les rayons de « développement personnel » qui remplacent peu à peu les rayons « Essais » de nos librairies accordent une place croissante à l'art thérapie, aux ateliers d'écriture pour le bien-être. Partout les voix se proposent de sauver la lecture non au nom du savoir ou de la culture, mais comme un loisir, épanouissant et renarcissant. Aux USA, la célèbre philosophe Martha Nussbaum fait de la lecture des romans une manière d'assurer une « justice poétique »¹⁶ et de nous entraîner au bien – nous voilà donc loin de Bataille pour qui « si la littérature s'éloigne du mal elle devient vite ennuyeuse »¹⁷. L'influente bloggeuse américaine Maria Popova décrète que les quatre

¹⁵ Proust, *Sur la lecture*, <http://beq.ebooksgratuits.com/auteurs/Proust/Proust-lecture.pdf>. Web. 22 septembre 2015.

¹⁶ Voir M. Nussbaum, *Poetic Justice: The Literary Imagination and Public Life*, Boston: Beacon Press, 1995.

¹⁷ G. Bataille, entretien, <http://films7.com/videos/la-litterature-et-le-mal-entretien-avec-georges-bataille>.

fonctions de la littérature sont de « vous économiser du temps, vous rendre plus gentil, vous guérir de la solitude et vous préparer à surmonter les échecs »¹⁸. Certains de ses compatriotes, imbus de sciences cognitives, justifient l'usage des romans comme forme d'exercice mental et d'entraînement à la vie sociale, et au nom d'une philosophie néo-darwinienne, on en vient à affirmer l'utilité de la littérature pour réguler les passions collectives et proposer des solutions imaginatives à notre besoin de nous adapter à des situations nouvelles.

Force est de constater que littérature devient ainsi aujourd'hui communément une médecine de l'âme. On retrouvera cette idée vulgarisée dans tel bandeau intitulé « roman antidépresseur » (formule vue sur un bandeau de l'édition de poche de Stéphane Carlier, *Les gens sont les gens*) comme dans le projet mené par Régime Détambel de la « bibliothérapie »¹⁹. Partant de l'idée, désormais assez commune, que « nous avons besoin du récit pour vivre » l'écrivain qui est par ailleurs kinésithérapeute de son état propose des ateliers d'écriture variés à finalité thérapeutique; son prochain opus *Les Livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative* est ainsi annoncé par Actes Sud pour avril 2015 avec le programme suivant « Dans la détresse physique ou psychique, dans le handicap ou la grande vieillesse, le livre permet d'élaborer ou de restaurer un espace à soi ». On pensera ici aussi à Marc Alain Ouaknine²⁰ et sa proposition de refonder dans la « bibliothérapie » notre herméneutique privée en jouant sur le sens des mots. Devenir soi-même, acquérir cette fameuse résilience tant vantée en incorporant à sa vie l'expérience des livres, produire cette « hache qui brise la mer gelée en nous » (Kafka) : l'écriture et la lecture ont désormais comme programme d'accompagner cette autonomisation de l'individu à marche forcée dont le psychanalyste Alain Ehrenberg²¹ ou l'anthropologue François Flahault²² ont fait le syndrome de notre société libérale.

On voit ainsi la prééminence dans le champ contemporain, d'une gamme de discours d'autodéfinition et d'autojustification insistant sur l'idée d'une remédiation ou d'une

¹⁸ <https://www.brainpickings.org/2014/10/09/school-of-life-literature-reading/> 21 septembre 2015, c'est nous qui traduisons.

¹⁹ Voir Régime Détambel, *Les livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative*, Arles : Actes Sud, 2015.

²⁰ Voir Marc Alain Ouaknine, *Lire, c'est guérir*, Paris : Seuil 1994.

²¹ *La Fatigue d'être soi – dépression et société*, Paris : Odile Jacob, 1998.

²² *Be Yourself, Au-delà de la conception occidentale de l'individu*, Paris : Mille et une nuits, 2006

« restitution », pour emprunter une formule déterminante à Dominique Viart²³, remédiation qui devient, par défaut, la définition même de l'activité littéraire, l'originalité du champ contemporain est je crois non de miser sur des exemples lointains, distants, mais de toujours tendre à nous associer par projection et empathie aux expériences d'autrui, aussi lointaines soient elles. Que penser d'un tel projet ? Je ne sais pas si les élans lyriques de Pierre Michon dans les vies minuscules, pourront, comme ils le rêvent, rendre par la parole la vie à des enfants morts trop jeunes ; je ne sais pas si le projet de Carrère de témoigner pour les victimes de la maladie ou du tsunami est autre chose qu'une pose pour sortir de l'isolement esthétique ; j'ignore si Annie Ernaux ou ses lecteurs se sont sentis mieux de l'espace qu'elle a offert à un monde en train de disparaître ; je ne sais pas si la volonté de François Bon de rendre visible les oubliés, les infâmes de l'ordre social, fait sens. Je ne sais pas même s'il prépare et constitue la possibilité d'une action d'ordre politique ultérieure, ou même d'une attention empathique pouvant présider à des formes ordinaires de soin. Je ne sais si Jean Rouad parviendra à « combler l'espace béant entre les mots et les choses » par la littérature ou Patrick Deville à « sauver » par des récits biographiques les dix milliards d'individus ayant habité sur cette terre. Mais définir d'abord une œuvre par rapport au devenir du monde plutôt qu'à celui de la littérature, l'inscrire dans la logique d'un travail sur soi et sur autrui, lui demander de fournir des formes substantives de savoir historiques ou politiques, lui demander de rendre compte d'une vérité à elle seule accessible ou d'opérer une expérimentation philosophique dans les possibles plutôt qu'une expérience linguistique sont des options littéraires très marquées : qu'elles soient désormais majoritairement celle des œuvres littéraires françaises contemporaines mérite d'être noté.

Alexandre GEFEN, CNRS-Sorbonne Université

²³ Voir D. Viart, Dominique Viart, « Le silence des pères au principe du « récit de filiation », *Études françaises*, Volume 45, numéro 3, 2009. URI : <http://id.erudit.org/iderudit/038860ar>